

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: 7 (1904)

Heft: 48

Artikel: Poésie

Autor: Prudhomme, Sully

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-254203>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

usines de M. Hewitt à New-York sont éclairées de cette façon, et, détail significatif, les ouvriers préfèrent, quand il y a du soleil, fermer les volets ou abaisser les stores afin de travailler à la lumière artificielle, qu'ils trouvent bien plus douce.

Par contre, et pour faire ressortir également l'unique inconvénient de la lampe à mercure, nous dirons que la couleur verdâtre de sa lumière donne au visage un teint qui n'a rien de plaisant ni de très esthétique. L'inventeur cherche à obvier à ce grave désavantage soit en entourant le globe de verre d'un écran de soie jaune, soit en combinant l'éclairage incandescent avec son système. Nous croyons savoir qu'il est sur le point de résoudre le problème, et que bientôt la lumière froide, devenue aussi lumière blanche, pourra être utilisée à la maison comme à l'atelier et sur la voie publique.

Une dernière supériorité, que nous nous en voudrions de ne pas signaler, consiste en ceci que, le nombre de rayons actiniques émis par la lampe Hewitt étant très élevé, il s'ensuit que tous les photographes voudront désormais s'en servir. L'absence de rayons rouges, en effet, permet d'obtenir des épreuves meilleures même que celles qu'on obtient avec le concours du soleil. Et ce n'est pas la moindre curiosité de la découverte de M. Hewitt que d'avoir supplanté, en cela, le divin Phébus !

Voilà bien le comble de l'art dans la science : l'homme non plus ajouté, mais substitué à la nature, pour faire mieux qu'elle...
Edouard BONNAFFE.



Le malade indélicat

(Dans la salle d'attente d'un hôpital parisien.)

Le malade. — Monsieur le directeur, je viens vous demander de m'admettre dans votre hôpital.

Le directeur, empressé. — Mais certainement, monsieur, certainement. Nous avons d'ailleurs les instructions les plus formelles. Vous allez être reçu sans tarder...

Le malade. — Ah ! que vous me causez de joie !

Le directeur. — Vous avez vos pièces ?

Le malade. — Aucune.

Le directeur. — Comment voulez-vous que je vous admette ?

Le malade. — Mais, comme malade.

Le directeur. — Je ne suis pas médecin, mon pauvre ami. Je ne puis pas savoir si vous êtes malade.

Le malade. — Puisque je vous le dis...

Le directeur. — Il me faut un billet d'entrée signé du médecin, mon pauvre ami.

Le malade. — Ah !

Le directeur. — Attendez-le ; qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? (Une demi-heure se passe. — Le docteur arrive.)

Le malade. — Enfin, docteur, enfin, vous voilà. Voilà une demi-heure que j'attends. Je suis malade...

Le docteur. — Cela se voit. (Au directeur.) Vous faites attendre une demi-heure un homme aussi malade ! C'est de la folie !

Le directeur. — C'est le règlement.

Le docteur. — Les règlements, monsieur, sont faits pour être interprétés !

Le directeur. — Je connais mon service, monsieur.

Le docteur. — J'en référerai à notre chef commun.

Le directeur. — Quand vous voudrez !

Le docteur. — Tout de suite.

Le directeur. — Parbleu, je suis votre homme.

Le docteur. — Allons !

(Ils mettent fièreusement leurs chapeaux et se préparent à sortir.)

Le malade. — Est-ce qu'on ne pourrait pas, en attendant...

Le docteur. — Je vais vous défendre, soyez tranquille.

(Ils sortent.)

Le malade. — On aurait peut-être pu, en attendant...

(Trois heures après, le docteur et le directeur reviennent ?)

Le docteur. — J'ai eu gain de cause.

Le directeur. — Moi aussi.

Le docteur. — On m'a renouvelé l'expression de sa confiance.

Le directeur. — On a protesté de son estime pour moi !

Le docteur. — Et notre malade ?

L'infirmier de service. — Il a cru devoir mourir dans la salle d'attente.

Le docteur. — C'est à vous dégoûter de vous intéresser à ces gens-là !

Paul GAVault.

POÉSIE

LA GRANDE ALLÉE

C'est une grande allée à deux rangs de tilleuls.

Les enfants, en plein jour, n'osent y marcher seuls,
Tant elle est haute, large et sombre.

Il y fait froid l'été presque autant que l'hiver ;
On ne sait quel sommeil en appesantit l'air,
Ni quel deuil en épaisse l'ombre.

Les tilleuls sont anciens ; leurs feuillages pendans
Font muraille au dehors et font voûte au dedans,
Taillés selon leurs vieilles formes.

L'écorce en noirs lambeaux quitte leurs troncs fendus ;
Ils ressemblent, les bras l'un vers l'autre tendus,
A des candélabres énormes ;

Mais en haut, feuille à feuille, ils composent leur nuit :
Par les jours de soleil pas un caillou ne luit
Dans le sable dur de l'allée ;
Et par les jours de pluie à peine l'on entend
Le dôme vert bruire, et, d'instant en instant,
Tomber une goutte isolée.

Tout au fond, dans un temple en treillis dont le bois,
Par la mousse pourri, plie et rompt sous le poids
De la vigne vierge et du lierre,
Un Amour malin rit, et, de son doigt cassé,
Désigne encore au loin les coeurs du temps passé
Qu'ont meurtris ses flèches de pierre.

A toute heure ou sent là les mystères du soir :
Autour de la statue impassible on croit voir
Deux à deux voltiger des flammes.

L'Esprit du souvenir pleure en paix dans ces lieux ;
C'est là que, malgré l'âge et les derniers adieux,
Se donnent rendez-vous les âmes,

Les âmes de tous ceux qui se sont aimés là,
De tous ceux qu'en avril le dieu jeune appela
Sous les roses de sa tonnelle ;
Et sans cesse vers lui mortent ces pauvres morts ;
Ils viennent, n'ayant plus de lèvres comme alors,
S'unir sur sa bouche éternelle.

SULLY PRUDHOMME